

## L'Adriatique, les enjeux d'un front secondaire

Frédéric Le Moal

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5470>

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2010

Pagination : 63-73

ISBN : 2-914561-53-2

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Frédéric Le Moal, « L'Adriatique, les enjeux d'un front secondaire », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 81 | 2010, mis en ligne le 15 juin 2011, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5470>

---

## L'Adriatique, les enjeux d'un front secondaire

Frédéric LE MOAL

La guerre navale n'occupe qu'une place secondaire dans le déroulement de la première guerre mondiale. C'est encore plus net pour la mer Adriatique. Aucune grande bataille navale ne s'y est déroulée, et les côtes adriatiques se trouvent fort éloignées des fronts décisifs, si l'on excepte le front de l'Isonzo. L'Adriatique est restée, pendant quatre ans, un théâtre d'opérations mineur. Or, cette réalité ne doit pas en occulter une autre. Cette mer et ses rivages, comme leur contrôle, constituent un enjeu primordial pour l'ensemble des pays riverains. Plus que la victoire dans la guerre, c'est l'après-guerre qui est en jeu.

L'entrée en guerre de l'Autriche-Hongrie, le 28 juillet 1914, contre la Serbie et le Monténégro, puis contre les puissances de l'Entente, précipite l'espace adriatique dans la guerre. Les acteurs du conflit ne se limitent pas aux Austro-Hongrois et aux Serbes. Avant même l'entrée en guerre de l'Italie, une grande puissance occidentale s'y trouve impliquée, en l'occurrence la France. En effet, suite à l'accord naval franco-britannique de février 1913, la mer Adriatique est placée dans la zone de commandement dévolue aux Français en Méditerranée occidentale<sup>1</sup>. De fait, l'Adriatique est intégrée dans la vision stratégique française de refoulement de la pression militaire du monde germanique vers le sud, vers les Balkans et la Méditerranée.

D'un point de vue géostratégique, l'espace adriatique offre un certain nombre de contrastes. Les côtes orientales forment un ensemble morphologique composé de baies en eaux profondes, de côtes escarpées, de massifs montagneux élevés plongeant directement dans la mer, et d'une multitude d'îles de tailles très variées. À l'inverse, le rivage occidental s'étire depuis les Pouilles jusqu'à la Vénétie-Istrie, le long de plages en eaux peu profondes. Il s'offre ainsi à une attaque ennemie redoutable. Les ports italiens (Venise, Ancône, Brindisi) comme les lignes de communications (voies ferrées, lignes télégraphiques) sont directement exposés à l'action de navires qui peuvent facilement profiter des archipels dalmates pour disparaître. La flotte austro-hongroise bénéficie de l'extension de l'Empire dualiste le long des côtes dalmates. Elle a la capacité d'agir depuis les ports de Pola, en Istrie, de Zara et de Spalato en Dalmatie sur l'ensemble de la zone. La possession

---

1. Rémy Porte, article « Adriatique », dans François Cochet et Rémy Porte (dir.), *Dictionnaire de la Grande Guerre, 1914-1918*, Paris, Robert Laffont-Bouquins, 2008, p. 8-9.

du port de Cattaro, remarquablement bien situé au fond d'une rade, lui confère un réel avantage dans les opérations navales.

Au-delà, cette même flotte peut exercer une menace sur les convois alliés qui traversent la Méditerranée depuis Gibraltar et Toulon, jusqu'aux Dardanelles et Suez<sup>2</sup>. Encore faut-il qu'elle puisse sortir de l'Adriatique par le canal d'Otrante, fort étroit (une centaine de kilomètres) et que les navires de l'Entente peuvent facilement bloquer. C'est d'ailleurs ce qu'ils font, avec d'autant plus de facilité une fois l'Italie entrée en guerre, le sud de l'Albanie sous contrôle allié, et l'île grecque de Corfou occupée.

D'autres États, plus secondaires et de moindre superficie, ne sont cependant pas dépourvus d'intérêt. Le Monténégro possède le port d'Antivari depuis 1872. Mais il fut, sous la pression des grandes puissances, neutralisé en 1878 au Congrès de Berlin<sup>3</sup>. Le Monténégro contrôle en outre les rives du lac de Scutari, voie de pénétration des régions intérieures. Quant au jeune et neutre État albanais, traversé de violentes convulsions politiques, il bénéficie d'une longue façade maritime sur l'Adriatique, avec des ports utilisables, Alessio, Saint-Jean de Medua, Durazzo, Valona, au niveau du canal d'Otrante. Autrement dit, ces deux États se trouvent directement sur la porte et la route d'accès au bassin adriatique.

Ajoutons que les littoraux adriatiques et leur arrière-pays manquent de continuité. Certes, il existe une très grande complémentarité entre eux. La région de Trieste et de Pola joue le rôle de débouché naturel de l'Europe danubienne. Il en est de même pour les Balkans, notamment dans la zone habitée par les Slaves du sud, Croates et Serbes qui regardent, là aussi, presque naturellement vers l'Adriatique. L'un des objectifs des Serbes, lors des guerres balkaniques de 1912-1913, visait à obtenir un débouché sur la mer, via les régions septentrionales albanaises, afin de contourner l'obstacle de la Dalmatie et de la Bosnie-Herzégovine austro-hongroises. Vienne et Rome s'allièrent alors pour imposer au Concert européen la création d'une Albanie indépendante afin de contrecarrer les ambitions serbes sur l'Adriatique. Leur installation sur cette mer aurait offert un atout géostratégique à la Russie dont aucune des deux grandes puissances riveraines ne voulait. De la même façon, les Italiens espèrent contrôler les régions albanaises afin d'en faire une base de départ pour étendre leur influence économique et politique sur la péninsule balkanique. Il faut bien parler d'un espace adriatico-balkanique vu par les contemporains comme un ensemble cohérent mais divisé par les vicissitudes de l'histoire.

Toutefois, et c'est là que se situe un paradoxe, cet espace manque d'homogénéité tant politique qu'économique. Politique par l'émiettement entre plusieurs États souverains auquel s'ajoutent des divisions culturelles extrêmement profondes entre Slaves et non Slaves, entre catholiques, orthodoxes et musulmans. Économique par les divergences de niveau économique entre ces pays (pays balkaniques sous-développés et États occidentaux en voie d'industrialisation). Enfin, les ports

2. Olivier Chaline et Nicolas Vannieuwenhuyze, « La pensée navale autrichienne (1885-1914). Première approche », dans *L'évolution de la pensée navale*, vol. VI, Paris, Economica, 1997.

3. Hervé Coutau-Bégarie, *Le désarmement naval*, Paris, Economica, 1995, p. 66-67.

austro-hongrois, Zara, Sebenico, demeurent mal reliés avec l'arrière-pays, à cause d'un manque de voies ferrées, ce qui tend à les isoler à l'extrémité de la Dalmatie.

## Les enjeux politiques de la guerre en Adriatique

C'est en ayant à l'esprit cette notion d'espace adriatico-balkanique que l'on comprend mieux les enjeux politiques autour de la mer Adriatique. Celle-ci se trouve intégrée dans les buts de guerres de tous les pays riverains qui se disputent, lors du conflit, la future domination pour l'après-guerre.

Pour l'Autriche-Hongrie, qui a déclenché la catastrophe, la guerre doit lui permettre de se débarrasser de l'État serbe, soit en l'annexant purement et simplement, soit en le vassalisant. Quoi qu'il en soit, une fois la menace serbe écartée, les Balkans pourraient devenir le champ d'expansion politico-économique de la monarchie des Habsbourg<sup>4</sup>. De plus, celle-ci peut également espérer annihiler la pression italienne, en mettant à profit la neutralité de Rome jusqu'en 1915, puis, à partir de cette date, en misant sur l'incapacité des Italiens à arracher la victoire par les armes. La victoire des Empires centraux doit logiquement déboucher sur la transformation de l'Adriatique en un lac autrichien, capable à terme de remettre en cause la suprématie de l'Entente sur la Méditerranée.

C'est une ambition identique qui anime les Italiens. On l'a vu, l'infériorité géostratégique dont souffre l'Italie sur sa côte adriatique est difficilement supportable. Une défaite de l'ancien allié de la Triple provoque un repli profitable. Le souvenir de la défaite de Lissa reste très présent dans les mémoires des marins italiens. L'Adriatique ne doit plus être un espace de combats perdus pour la Regia Marina. La protection de la côte adriatique est un des éléments moteurs de la décision des Italiens de rompre avec la Triple et d'entrer en guerre avec l'Entente, beaucoup plus que les mythes du *Risorgimento*. Elle constituera d'ailleurs l'un des arguments majeurs développés à la Conférence de la paix de Paris en 1919 afin d'obtenir l'annexion de la Dalmatie<sup>5</sup>. Dès la neutralité, les dirigeants italiens y pensent. Dans les premiers jours d'août 1914, le marquis de San Giuliano, qui dirige la politique extérieure du Cabinet d'Antonio Salandra, ne cache pas qu'une opération alliée dans l'Adriatique, contre les Austro-Hongrois, constituerait un excellent prétexte pour une intervention italienne<sup>6</sup>.

Quant aux Serbes, ne disposant d'aucune marine ni d'aucun port, si l'on excepte le port d'Antivari que le roi Nicolas I<sup>er</sup> de Monténégro met à la disposition des Alliés, ils sont écartés des opérations navales dans l'Adriatique. Leur guerre est seulement terrestre. Néanmoins, l'enclavement de la Serbie complique son ravitaillement et la mer Adriatique, via Antivari, constitue une des portes d'entrée en direction du front serbe. Mais c'est surtout dans l'optique de l'après-guerre que

4. Andrej Mitrovic, *Serbia's great war, 1914-1918*, London, Hurst and Compagny, 2007, p. 193-197.

5. *Documenti Diplomatici Italiani*, Sesta serie, Roma, Istituto Poligrafico dello stato, 1980, vol. 2, mémorandum de la délégation italienne, *Les revendications de l'Italie sur les Alpes et dans l'Adriatique*, s. d., n. 574.

6. Frédéric Le Moal, *La France et l'Italie dans les Balkans, 1914-1919. Le contentieux adriatique*, Paris, L'Harmattan, 2006, p. 27.

les responsables serbes réfléchissent au littoral adriatique. Le conflit en cours doit leur permettre de réaliser plusieurs ambitions, d'ailleurs liées entre elles : obtenir un débouché sur la mer Adriatique et réaliser la Grande Serbie, tout en jouant le rôle d'un Piémont libérant l'ensemble des Slaves du sud. Le programme des buts de guerre de septembre 1914 est sans ambiguïtés : le littoral oriental de l'Adriatique, libéré de la tutelle austro-hongroise, devra revenir aux Serbes<sup>7</sup>. L'éventuelle union avec le Monténégro leur offrirait Antivari, qui s'ajouterait à Cattaro, Zara, etc.

Evidemment, le roi Nicolas de Monténégro ne l'entend pas ainsi. Ambitieux et auréolé de la gloire de ses guerres contre les Turcs, il songe à étendre les frontières de son petit royaume, le long du littoral albanais au sud et vers Cattaro, au nord. La faiblesse de l'armée monténégrine ne lui permet évidemment pas de s'imposer, mais sa position géographique, à proximité du mont Lovcen et du canal d'Otrante, lui confère une valeur dont les Alliés ont conscience.

La complexité du problème adriatique s'alimente de l'hétérogénéité du peuplement. Trieste, habité par les Italiens et revendiqué par Rome, constitue le débouché de toute l'Europe centrale et du monde germanique, auquel Vienne n'entend pas renoncer ; il en est de même pour Fiume, au peuplement déjà plus hétérogène (population urbaine italienne et population rurale slave). Au-delà, les populations sont inextricablement mêlées, entre Italiens (ou italophones), Yougoslaves (Slovènes, Croates, Monténégrins), Albanais à l'extrémité sud. Certains ports sont incontestablement dominés par les éléments italophones (Zara) mais, dans l'arrière-pays, le caractère slave prédomine (26 816 Italiens contre 12 804 Slaves à Pola, 24 212 contre 15 687 à Trieste<sup>8</sup>).

Ce sont finalement des enjeux de puissance non négligeables qui sont en cause autour du bassin adriatique. Chacun des protagonistes a intérêt à écraser ses adversaires afin de leur imposer des buts de guerre passablement durs et dont la réalisation conditionne la puissance et la sécurité de l'après-guerre, dans une zone à proximité de la faille sismique d'où a surgi le conflit à l'été 1914. L'espace adriatique n'échappe pas à la radicalisation des buts de guerre, caractéristique de la Grande Guerre<sup>9</sup>. Il faut donc vaincre, non par la diplomatie, mais par les armes. Or, la guerre dans l'Adriatique n'apporte pas, et à aucun des protagonistes, cette victoire décisive.

## L'impossible victoire

L'amirauté française, on l'a vu, a reçu une place prépondérante dans les opérations navales en Méditerranée. Elle s'intéresse très vite au front adriatique, puisque c'est le 10 août que l'amiral Boué de Lapeyrère reçoit l'ordre d'anéantir la menace

7. Frédéric Le Moal, *La Serbie, du martyre à la victoire, 1914-1918*, Paris, 14-18 éditions, 2008, p. 64-66.

8. Daniel J. Grange, *L'Italie et la Méditerranée (1896-1911), les fondements d'une politique étrangère*, vol. 1, Rome, École française de Rome, 1994, p. 418-424.

9. Georges-Henri Soutou, « La première guerre mondiale : une rupture dans l'évolution de l'ordre européen », *Politique étrangère*, n° 3-4, 2000, p. 844.

que la flotte austro-hongroise exerce sur les lignes de communications alliées. Le danger est loin d'être mineur. La flotte impériale, bien protégée dans le port de Pola, se compose de deux escadres de cuirassés (12 cuirassés en tout) auxquelles il faut ajouter 6 croiseurs, 18 contre-torpilleurs et 28 torpilleurs<sup>10</sup>. De plus, une telle action serait de nature à jeter les Italiens dans le conflit, aux côtés de l'Entente.

C'est là l'origine de l'opération menée près du port monténégrin d'Antivari. Commencée dans la nuit du 15 au 16 août, elle vise à briser le blocus exercé par la flotte austro-hongroise à laquelle, par la même occasion, les Français infligeraient une défaite définitive. Or, l'action des 50 navires engagés se révèle très vite décevante. L'ennemi s'est dérobé, et seuls des éléments modestes de la flotte impériale ont été croisés. Les Austro-Hongrois se replient plus au nord, en refusant le combat. L'amiral français n'a plus d'autres choix que de surveiller le canal d'Otrante afin d'empêcher son ennemi d'en sortir, dans l'attente d'une hypothétique bataille. La présence des sous-marins aggrave les risques d'une pénétration en profondeur de l'Adriatique. Boué de Lapeyrère n'hésite plus. Le blocus de l'Adriatique commence.

Les Italiens analysent très négativement cette attitude qu'ils jugent attentiste et révélatrice des projets ambigus des Français à l'égard de l'Empire des Habsbourg. Veulent-ils vraiment lui mener une guerre ouverte et totale ? Désormais, une intervention italienne devient plus aléatoire avec une flotte austro-hongroise certes enfermée dans Pola et les autres ports adriatiques, mais intacte. Le repli français a ainsi joué dans la résolution de Rome de maintenir la neutralité tant que la situation générale de la guerre ne se serait pas éclaircie<sup>11</sup>.

Pour autant, l'Italie ne peut se désintéresser du sort de l'Adriatique et de ses côtes orientales. Ses dirigeants considèrent qu'il est impossible de voir le conflit se clore sans une prise de gage qui assurerait au royaume un atout lors de la réorganisation de l'Europe proposée par le futur Congrès de la paix. Les regards se tournent alors vers le port albanais de Valona. Il s'agit d'un port en eaux profondes, dans le sud du pays, au fond d'une baie protégée par l'île de Saseno. Il ne constitue pas une menace dans le cadre d'une Albanie indépendante et neutre. Mais il peut le devenir dans le cas où l'Autriche-Hongrie s'installerait en Albanie ou quand, à l'été 1914, les Alliés de l'Entente envisagent son partage entre ses voisins grec et serbe. Ce serait, dans ce cas, la côte italienne et les communications à travers le canal d'Otrante qui se trouveraient directement menacées. L'éloignement de toute puissance hostile de Valona devient une priorité au nom de « la survie du pays ou de ce que l'on considère comme tel »<sup>12</sup>. Après une période d'hésitation, les Italiens finissent par franchir le pas, mais en deux temps. Le 30 octobre 1914, trois compagnies italiennes s'emparent de l'île de Saseno, et ce n'est que le 25 décembre suivant que des marins sont débarqués à Valona même.

10. Hans Sokol, *La marine austro-hongroise dans la guerre mondiale*, Paris, Payot, 1933. Une traduction italienne a été republiée, *La guerra marittima dell'Austria-Ungheria*, Gorizia, Libreria editrice goriziana, 2007.

11. Frédéric Le Moal, *La France et l'Italie dans les Balkans*, op. cit., p. 28.

12. Daniel J. Grange, « La Méditerranée dans le système politique italien », *Relations internationales*, n° 60, hiver 1989, p. 483.

À partir de ce moment, les Italiens renforcent leur présence et leur influence sur les portes de l'Adriatique et sont à même d'y exercer un contrôle. La situation finit de basculer avec leur entrée en guerre, en mai 1915. Le Traité de Londres du 26 avril 1915 assure à l'Italie une place prépondérante dans l'Adriatique de l'après-guerre. Elle devrait recevoir, à la victoire, l'Istrie mais sans le port de Fiume, une partie des côtes et des îles dalmates et un protectorat sur l'Albanie. Les exigences de sécurité ont été pleinement satisfaites par les concessions faites par les alliés de l'Entente. Le monde slave se trouverait de fait repoussé de l'espace adriatique, une fois l'Autriche-Hongrie vaincue. Toutes les conditions seraient réunies pour l'établissement d'une hégémonie italienne sur la zone adriatico-balkanique. Toutefois, la Russie et la France ont réussi, ou en tout cas en ont le sentiment, d'avoir protégé les intérêts des Serbes en leur assurant un débouché maritime entre l'Istrie et la Dalmatie italienne.

Mais là aussi, une victoire décisive dont être acquise par les Italiens contre l'ennemi austro-hongrois dont la flotte a conservé toute sa puissance. Les Français, eux aussi, comptent sur leur nouvel allié pour obtenir une supériorité décisive sur l'Autriche-Hongrie attaquée de toutes parts, sur terre comme sur mer. Ils élaborent plusieurs scénarios d'offensive contre les îles et les territoires au nord d'Antivari, ainsi que sur Cattaro depuis les terres. Ils envisagent aussi la création d'une base navale entre Pola et Cattaro, sur une des îles dalmates. Mais rapidement le faible empressement des Italiens à s'engager dans des opérations d'envergure dans l'Adriatique remet en cause ces projets. La convention navale, signée le 10 mai 1915, à Paris, crée deux flottes, l'une dans l'Adriatique nord commandée par le duc des Abruzzes, et une seconde sous les ordres de Boué de Lapeyrère chargée d'aider les Italiens en cas de besoin. Or, cette division inquiète l'amiral Thaon de Revel, chef d'état-major de la flotte italienne. Il y voit un facteur nuisible pour ses navires qui subiraient le choc des combats contre la flotte austro-hongroise sans aide réelle et rapide des Français. De fait, la victoire italienne se trouverait limitée par ses pertes inévitablement élevées et par le maintien, à un haut niveau, des rivales française, britannique et grecque<sup>13</sup>. De plus, le gouvernement italien choisit de donner la priorité au front de l'Isonzo, pour des raisons politiques mais aussi militaires. La puissance de la flotte ennemie, la présence de ses sous-marins et des mines, la puissance des fortifications sur les côtes, appuyées par une artillerie à longue portée, dissuadent toute velléité d'action offensive. Et ce d'autant plus que les Austro-Hongrois continuent à refuser le combat direct. Un événement confirme d'ailleurs aux Italiens leur vulnérabilité : le 24 mai 1915, la flotte impériale réussit un raid audacieux contre le port d'Ancône<sup>14</sup>.

Certes, la Regia Marina ne reste pas totalement inactive dans les premiers mois de la guerre. Un débarquement sur l'île de Pelagosa, à l'été 1915, suscite certains espoirs. Organisé afin d'y établir une base navale, il sert de point de départ à des opérations navales contre les côtes dalmates et le port de Raguse. Mais très

13. Gabriele Mariano, « La convenzione navale italo-franco-inglese del 10 maggio 1915 », *Nuova Antologia*, fasc. 1972, avril 1965, p. 500-502.

14. Olivier Chaline, « L'Adriatique, de la guerre de Candie à la fin des Empires (1645-1918) », dans Pierre Cabanes et Jacques le Goff (dir.), *Histoire de l'Adriatique*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 490.

vite les Italiens doivent déchanter. Les ripostes de la flotte austro-hongroise, qui ne cessent de gagner en puissance, comme la menace constante exercée par les sous-marins sur les lignes de communication à travers l'Adriatique, les obligent à réembarquer.

Dès lors, l'action navale italienne s'oriente non pas vers l'obtention de la victoire décisive, mais plutôt vers une sorte de guérilla maritime, pendant laquelle s'illustrent les Motoscafi Anti Sommergebile, les fameux MAS. Certes, d'un point de vue strictement militaire, leurs actions ne changent pas le cours de la guerre. Ils sont inaptes à apporter à l'Italie ce qu'elle cherche, à savoir la destruction de la flotte ennemie. Toutefois, servent-ils seulement à alimenter les articles de propagande sur l'héroïsme de marins comme Nazario Sauro et Luigi Rizzo ? On ne peut pas le dire. D'abord parce qu'il y a un aspect symbolique et mobilisateur dans ces opérations qui portent les Italiens aux portes mêmes de Pola et de Cattaro, et ensuite parce que plusieurs navires austro-hongrois, et non des moindres, sont victimes de ces raids audacieux, comme le cuirassé Svent Istvan en juin 1918, et que ces actions ont amplifié la paralysie des navires des Habsbourg. Confrontés à l'immobilisme du front de l'Isonzo, puis à la défaite humiliante de Caporetto, les Italiens ont utilisé l'Adriatique et les raids des MAS afin de bien montrer la permanence de leur effort de guerre comme l'héroïsme de leurs marins, et de maintenir une pression politico-militaire dans l'espace adriatique.

## Les bouleversements de 1915 et leurs enjeux

Le sud de l'Adriatique voit se dérouler, en décembre 1915, une gigantesque opération de sauvetage. À la suite des offensives simultanées des Austro-Allemands et des Bulgares, les armées serbes finissent par plier. Toute la Serbie est occupée, son gouvernement jeté sur les routes de l'exil avec des centaines de milliers de civils et des restes de l'armée. Le refus de la capitulation ne laisse aucun choix possible : il faut fuir, à travers l'Albanie, jusqu'aux ports adriatiques. Là, les flottes italiennes et françaises pourront procéder à l'évacuation. C'est ce qui se passe, à la fin du mois de décembre. Épuisés et affamés, les Serbes parviennent jusqu'aux ports albanais de Saint-Jean de Medua et de Durazzo, où les Alliés les recueillent avant de les évacuer sur l'île de Corfou<sup>15</sup>. Les opérations se déroulent dans des conditions exécrables, sur une mer déchaînée et sous la double menace des sous-marins et des avions austro-hongrois.

Ce qui se joue ici est crucial pour les Alliés. Le drame vécu par les Serbes est d'une telle intensité que l'hypothèse d'une paix séparée devient vraisemblable. Afin de la conjurer, le président du Conseil français, Aristide Briand, fait à son homologue serbe, Nicolas Pasic, une série de promesses territoriales. Le maintien de la Serbie dans la guerre lui permettra, à la victoire, d'obtenir la réalisation de ses ambitions sur la Bosnie-Herzégovine, sur la Croatie, voire au-delà<sup>16</sup>. Ainsi

15. Pour plus de détails, voir notre livre, *La Serbie, du martyre à la victoire*, op. cit., p. 92 sq.

16. Georges-Henri Soutou, « La France et la crainte d'une paix de compromis entre la Serbie et les Empires centraux, 1914-1918 », *Cahiers du CEHD*, n° 13, 2000, p. 13-14.



se met en place le processus infernal qui conduit aux déchirements de 1919. Les promesses de Briand contribuent à exacerber les rivalités, entre les Italiens d'un côté, les Serbes et les Slaves de l'autre, mais aussi à l'intérieur du monde sud-slave divisé entre plusieurs courants contradictoires<sup>17</sup>. Comment se fera le partage à la paix ? Tout le monde se garde bien de le préciser et d'entrer dans des détails qui ne pourraient que fragiliser l'attelage de l'Entente. Mais deux éléments apparaissent clairement : la volonté française de concilier l'inconciliable et l'extrême difficulté à constituer, dans l'Adriatique, une barrière anti-germanique solide et cohérente. Cet espace se trouve de fait pris dans la réalité d'une guerre qui dure, qui voit se multiplier les promesses contradictoires et qui, pour reprendre l'expression de Georges-Henri Soutou, « s'autonomise par rapport à la politique »<sup>18</sup>.

En 1915, les Empires centraux renforcent donc leur hégémonie sur l'espace adriatico-balkanique. L'écrasement de la Serbie et du Monténégro leur ouvre une vaste aire de domination sur les côtes adriatiques et dans l'arrière-pays. Avec la capitulation du Monténégro, les Autrichiens s'emparent du mont Lovcen qui domine Cattaro et de toute la côte méridionale. En poursuivant les Serbes dans leur retraite et en occupant l'Albanie, ils mettent la main sur plusieurs ports, Saint-Jean de Medua et Durazzo. Ils ne s'arrêtent qu'au nord de Valona.

De fait, ce port, occupé par les Italiens, acquiert une nouvelle valeur pour l'Entente. Depuis 1915, il sert à l'établissement du barrage mis en place pour renforcer le blocus de l'Adriatique et pour empêcher la sortie des navires et des sous-marins ennemis. Il devient en 1916 l'un des points d'embarquement des débris de l'armée et du gouvernement serbes en fuite, avec Saint-Jean de Medua et Durazzo. Puis, une fois ces derniers occupés, il reste, d'une part, le seul point d'appui de l'Entente sur la côte orientale dans la guerre navale dans l'Adriatique, et d'autre part, il constitue l'extrémité occidentale du front d'Orient, une des portes d'entrée du front balkanique.

## La mise en sommeil jusqu'en 1918

Après les drames de 1915, le front adriatique retrouve sa léthargie. Elle n'est troublée que par les raids des MAS et par certaines opérations contre les ports. Celui de Durazzo concentre l'attention des stratèges navals. Tombé entre les mains des Austro-Hongrois en janvier 1916, il leur apporte ses équipements nautiques relativement modernes et sa position équidistante entre Brindisi et Cattaro, deux bases navales majeures de l'Adriatique. Il représente pour les deux camps un point d'appui indispensable pour les opérations terrestres comme navales<sup>19</sup>. C'est la raison pour laquelle la Regia Marina ne renonce pas à y perturber et à y affaiblir la puis-

17. À côté du projet yougoslave de la Serbie, centralisateur, les Croates défendent un projet plus fédéral. C'est le cas du Comité de Londres, fondé en 1915 autour d'Ante Trumbic et de Frano Supilo.

18. Georges-Henri Soutou, introduction à *La guerre qui dure... Usure et adaptations – Cahiers d'études et de recherches du musée de l'Armée, 1915-1918*, n° 7, année 2007, p. 11.

19. Fulvio Vicoli, *L'azione navale di Durazzo e altre imprese di guerra della Marina italiana*, Milan, O. Marangoni, 1932, p. 12.

sance opérationnelle des Autrichiens. Plusieurs raids sont organisés, les 7 juin, 25 juin, 2 août et 4 novembre 1916, mais sans aucun effet stratégique.

Pour autant, les espoirs d'un retour offensif en Adriatique ne disparaissent jamais totalement des états-majors. On les trouve chez les Français. À la fin de 1916, le capitaine de vaisseau Georges Douin rédige un vaste et ambitieux projet de débarquement en Dalmatie qui devrait permettre aux Alliés de remporter la victoire tant espérée pour 1917. L'opération se présente sous la forme d'une attaque contre les principaux ports de la côte orientale de l'Adriatique, au départ des ports italiens de l'autre rive, Brindisi, Tarente, Bari, Ancône. Une opération principale jetterait contre Fiume sept corps d'armée qui partiraient ensuite à la conquête de l'arrière-pays et de ses chemins de fer, vers les autres ports de Trieste et de Pola, et en même temps vers Laibach (Liubiana) et Agram (Zagreb). Parallèlement, les ports dalmates seraient également attaqués : Cattaro, Sebenico, Zara, Spalato, Raguse, Gravosa. La base navale de Cattaro, véritable revolver pointé contre les mouvements de la flotte alliée dans l'Adriatique, désignée comme l'objectif majeur, serait attaquée par la mer mais aussi par la terre, une fois Raguse et Gravosa occupés. Les 400 000 hommes débarqués sur les côtes de Dalmatie avanceraient ensuite dans un territoire dégarni pour occuper la Bosnie-Herzégovine et progresser, en liaison avec les Italiens à l'ouest et avec les Roumains à l'est, jusqu'au cœur de l'Autriche. Quant à la flotte austro-hongroise, Douin ne doute absolument pas des capacités de la flotte de l'Entente à la détruire, dès sa sortie de Pola. Ce faisant, explique Douin, le bloc ennemi sera scindé en deux parties, les Allemands au nord et les Bulgares et les Turcs au sud. Une fois ces derniers rapidement battus par l'armée d'Orient, la Russie, la France et le Royaume-Uni pourront concentrer toutes leurs forces contre l'Allemagne. Finalement, c'est par étapes, que les ennemis de l'Entente seront vaincus, les uns après les autres<sup>20</sup>.

Le projet, s'il ne manque pas de certaines qualités stratégiques et tactiques, fait complètement l'impasse sur plusieurs problèmes : les faiblesses militaires et notamment en effectifs, de l'Italie, l'hostilité du général Cadorna, chef d'état-major italien, pour les opérations dans l'Adriatique et les Balkans, et l'incompatibilité des ambitions serbes et italiennes qui rend invraisemblable leur collaboration dans les opérations terrestres. Le capitaine de vaisseau Douin, ignorant les réalités du Traité de Londres, utilise les ambitions territoriales des Italiens sur la zone adriatico-balkanique afin de les pousser à l'action. Il ne sait pas que le Cabinet de Rome n'entend pas se livrer à un partage équitable, mais recevoir ce que ses alliés lui ont promis en 1915.

Les autres acteurs du conflit adriatique, eux aussi, n'ont pas abandonné l'espoir de repartir à l'offensive navale. En 1918, la certitude de la victoire prochaine se diffuse dans le camp des Empires centraux. Chez les Austro-Hongrois, on compte bien en finir avec le front italien lors de l'offensive de juin 1918. Les opérations terrestres sont accompagnées d'une sortie de la flotte du port de Pola en

20. Service Historique de la Défense, Département Marine, SS, Ed, 96-1. Une analyse approfondie du projet de Douin se trouve dans notre article « Un inedito studio strategico del 1916 », *Storia militare*, n° 159, décembre 2006, p. 38-41.

direction du canal d'Otrante et du barrage allié. Mais, déclenchée trop tôt, elle échoue après un accrochage avec des vedettes italiennes<sup>21</sup>.

Du côté italien, on n'a pas non plus renoncé à des opérations combinées, surtout au fur et à mesure que le danger slave se fait sentir sur les promesses du Traité de Londres, que les Alliés n'entendent visiblement pas défendre avec acharnement. À partir de 1916, la libération de la péninsule balkanique ne peut venir que du front de Macédoine et de l'armée d'Orient, Coalition hétérogène dans sa composition et dans ses buts de guerre. Situés à l'extrémité occidentale du front, sur les bords des côtes albanaises de l'Adriatique, les Italiens scrutent le moindre mouvement, militaire et politique, qui menacerait leur influence sur l'Albanie et leur future acquisition des territoires dalmates. Depuis Valona, transformé en camp retranché, ils adoptent une stratégie purement défensive, tout en comptant bien agir dès que les circonstances le permettraient. Ainsi procèdent-ils à l'occupation, en octobre 1916, du port albanais de Santi-Quaranta, au sud de Valona, puis de tout le littoral jusqu'à la frontière grecque<sup>22</sup>. Les Alliés comprennent que les Italiens n'entendent pas relâcher leur pression sur les rivages adriatiques. Il faudra compter avec eux et avec leurs ambitions lors de l'offensive finale.

Avec le retournement de la situation militaire à l'été 1918, la possibilité de débarquer en Dalmatie et de s'emparer de gages politiques en vue des négociations de paix refait surface. C'est bien dans cet esprit de compétition que réfléchissent plusieurs responsables politiques et militaires qui conseillent au président du Conseil Orlando d'accepter un projet d'opération. Il s'agirait de débarquer dans plusieurs îles dalmates, de s'emparer de Cattaro et à partir de là de marcher en Bosnie-Herzégovine. Mais le manque de moyens militaires et logistiques conduit l'Amirauté à enterrer le projet. De plus, le pouvoir politique veille à écarter les Alliés de cette zone dans laquelle seules les armées italiennes doivent opérer. C'est pourquoi le projet américain d'un débarquement en Dalmatie, en septembre 1918, est lui aussi écarté<sup>23</sup>.

Les côtes adriatiques sont intégrées à la stratégie terrestre des chefs de l'armée d'Orient comme un complément nécessaire à toute offensive terrestre lancée depuis le front de Macédoine. C'est tout à fait caractéristique lors de l'offensive de Franchet d'Espérey du 15 septembre 1918. Le bouillant et serbophile général demande à ce qu'une grande action navale soit réalisée contre Durazzo afin d'affaiblir l'ennemi déjà en recul. La flotte italienne est chargée de l'opération et prévoit de détruire, par des bombardements, les navires à quai et les entrepôts. L'attaque est lancée le 2 octobre 1918, mais n'apporte aucun des résultats escomptés<sup>24</sup>.

La libération des ports albanais et dalmates s'effectue finalement par voie terrestre lors de l'avancée des troupes italiennes à l'automne 1918, dans une at-

21. Olivier Chaline, «L'Adriatique, de la guerre de Candie à la fin des Empires (1645-1918)», dans *Histoire de l'Adriatique*, op. cit., p. 503.

22. Frédéric Le Moal, «Le poids des ambitions adriatiques de l'Italie sur les opérations militaires dans les Balkans, 1914-1918», *Les Cahiers du CEHD*, n° 22, janvier 2005, p. 50-51.

23. Frédéric Le Moal, *La France et l'Italie dans les Balkans*, op. cit., p. 254-255.

24. Fulvio Vicoli, *L'azione navale di Durazzo e altre imprese di guerra della Marina italiana*, op. cit., p. 17-18.

mosphère d'âpre compétition. Les Serbes et les Italiens se pressent afin d'être les premiers sur les côtes et de se placer en position de force dans la perspective des futures négociations de paix, et selon le principe « occupation vaut possession ». Alors que les troupes serbes remontent vers Belgrade le long du Vardar, les Italiens avancent sur le littoral. Mais à partir des premiers jours du mois de novembre, les Serbes foncent vers la Dalmatie, à travers la Bosnie-Herzégovine. Dans les derniers jours de la guerre, avant même la signature de l'armistice qui met fin à la guerre dans l'Adriatique, celui de Villa Giusti (3 novembre 1918), la situation prend une tournure inquiétante. Le conflit italo-slave s'accélère avec la fin prochaine des combats. Les Italiens entrent à Trieste le 3 novembre, et le lendemain à Fiume, pourtant exclue de leur possession aussi bien par le traité de Londres que par la convention d'armistice. Le face-à-face italo-slave commence.

Dans ce contexte, il faut être en position de force. C'est pourquoi les Italiens se lancent dans une ultime action navale afin d'affaiblir les Yougoslaves. Le 1<sup>er</sup> novembre, ils montent une opération audacieuse dans le port de Pola. Un commando, emmené par un torpilleur MAS-95, parvient à faire exploser le navire austro-hongrois *Viribus Unitis*. Le but est d'arracher un ultime exploit sur les décombres de l'Autriche-Hongrie en pleine décomposition, mais surtout de faire pression sur le mouvement yougoslave. En effet, les marins austro-hongrois, majoritairement croates, se mutinent et préparent le transfert de la flotte au futur État yougoslave qui est en train de naître sur les décombres de la Double Monarchie. Rome n'entend pas voir les Yougoslaves remplacer le vieil ennemi autrichien. Ils ne peuvent recevoir intact l'instrument naval du vaincu.

Le front adriatique est resté, pendant tout le conflit, secondaire. Pour autant, il est présent dans les réflexions, autant politiques que militaires, des contemporains, et a vu se dérouler certaines opérations d'importance variable. Cet apparent paradoxe s'explique par la nature générale prise par le conflit et par l'immobilisme de fronts principaux. Les contemporains sont alors forcés de se tourner vers les espaces périphériques (Proche-Orient, Dardanelles, Balkans) où ils espèrent trouver un point de rupture. De plus, l'Adriatique correspond à un espace où se rencontrent des intérêts contradictoires, des enjeux de pouvoir aussi bien pour des grandes puissances en déclin (Autriche-Hongrie) ou des puissances moyennes (Italie) que pour des puissances en devenir (Serbie, Yougoslavie). À cet échelon local, il faut en ajouter un autre, plus européen. Le camp qui gagnerait la guerre pourrait soit utiliser l'Adriatique comme porte de sortie vers la Méditerranée après avoir battu les pays riverains (Empires centraux), soit l'intégrer à la barrière qui doit refouler le monde germanique vers le nord et lui bloquer sa descente vers les régions méridionales (l'Entente). Le front adriatique n'est pas celui où la guerre se gagne, mais où s'élabore l'ordre européen de la paix. Les déchirures de 1919, à Paris comme à Fiume, le confirment clairement.